



René Bazin et Charles de Foucauld : un rendez-vous manqué ?

Dominique Casajus

► To cite this version:

Dominique Casajus. René Bazin et Charles de Foucauld : un rendez-vous manqué ?. *Impacts. Revue de l'Université catholique de l'Ouest*, 2000, 34 (2/4), pp.149-163. halshs-00004496

HAL Id: halshs-00004496

<https://shs.hal.science/halshs-00004496>

Submitted on 27 Aug 2005

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

René Bazin et Charles de Foucauld : un rendez-vous manqué ?

Dominique CASAJS

Impacts 34 (2/4), pp. 149-163 (numéro spécial : « Lire aujourd'hui René Bazin ? »), 2000.

Lorsque Charles de Foucauld fut assassiné, le 1^{er} décembre 1916 - une mort passée presque inaperçue dans les fracas de la Grande Guerre -, son singulier destin semblait promis à l'oubli. Si nous parlons de lui aujourd'hui, si donc cette promesse d'oubli ne s'est pas réalisée, nous le devons sans doute au grand orientaliste Louis Massignon. Celui-ci était à l'époque le seul adhérent ferme de l'*Union des frères et sœurs du Sacré-Cœur de Jésus*, confrérie dont Foucauld avait jeté les bases en 1908. Soucieux que l'*Union* survive à son fondateur, il entreprit, sur les conseils de ceux dont il avait sollicité le concours, de faire écrire une biographie du défunt. René Bazin, après un long temps de réflexion, accepta d'en être l'auteur. *Charles de Foucauld, explorateur du Maroc, ermite au Sahara* parut le 14 septembre 1921 (Six 1993 : 232 ; Catta 1946).

Sur l'ouvrage qu'il avait commandé, l'avis de Massignon devait évoluer. En 1922, il en parlait dans un article pseudonyme comme « d'une étude [...] dense et [...] approfondie » (Hovyn 1922 : 1). Par contre, en 1959, il écrivait à J.-F. Six, qui publierait lui-même peu après une *Vie de Charles de Foucauld* : « Foucauld coule dans le gouffre de la bondieuserie S. Sulpice. À laquelle il avait malheureusement été, comme sainte Thérèse de Lisieux, offert de bonne heure en victime. [...] Il y a des jours où je regrette de n'avoir pas été réquisitionner pour sa "Vie" Louis Bertrand [auteur d'un *Saint Augustin* paru en 1913] au lieu du mélibéen René Bazin. [...] Il nous aurait épargné les bonbons de candi bénit de la rue de Sèvres. » Confidences que leur destinataire s'autoriserait plus tard à publier, ajoutant, en confrère décidément peu charitable, qu'il trouvait « l'ensemble [...] marqué par de nombreuses touches du patriotisme de l'après-guerre et écrit dans un style assez flou » (Six 1993 : 233).

Dense et approfondi, le *Foucauld* de René Bazin l'est assurément : l'auteur y fait de ses sources un usage consciencieux sinon fidèle, s'effaçant volontiers derrière elles. Marqué par l'esprit de l'époque, il l'est aussi, mais on pourrait en dire autant de toutes les *Vies* de Foucauld parues depuis. Et pour le flou stylistique, Bazin n'a rien à envier à ses successeurs ; si l'ermitte de Tamanrasset évoque en plus d'un point le réformateur de la Trappe, ce n'est pas dans la *Vie de Rancé* que ses innombrables biographes ont appris l'écriture. Mais peut-être le style a-t-il une part de responsabilité dans la fadeur dont s'irritait Massignon. À lire le livre, on a l'impression que, après ce jour d'octobre 1886 où il entra dans le confessionnal de l'abbé Huvelin, tout fut facile pour Foucauld. Un critique de l'époque en faisait la discrète remarque lorsqu'il écrivait : « Je voudrais savoir comment la grâce a cheminé dans cette âme. On nous montre le point de départ et le point d'arrivée. On ne dit point ce qui s'est passé en route » (R. Kemp, *in* Pouplin 1983 : 42). Or ce qui s'est passé en route fut douloureux, et ce, bien au-delà d'octobre 1886. Certains des documents consultés par Bazin pouvaient le laisser pressentir, d'autres retrouvés depuis le confirment.

Publiées en 1982, les cinquante-sept lettres à Gabriel Tourdes, dont quarante et une sont antérieures à la conversion, ont apporté un éclairage nouveau sur les années dissipées du collégien, puis du saint-cyrien. Celles-ci nous étaient surtout connues jusque-là par Foucauld lui-même, qui a retracé les étapes de sa conversion dans un texte écrit à Nazareth en novembre 1897. Bazin a tiré de ce récit un portrait de pécheur repentant dont chacun des biographes ultérieurs se ferait un devoir d'exécuter une nouvelle copie. N'était-ce pas oublier que, comme dans tout récit de conversion, l'événement y est appréhendé à partir de la perspective qu'il a fait naître ? Plutôt que des éléments biographiques, le texte de Nazareth nous livre le regard d'un homme sur un passé qu'il a renié plus de onze ans auparavant.

Je ne sais si le jeune correspondant de Gabriel Tourdes était un pécheur ou un juste, mais une lettre datant de 1874 ou 1875 (l'auteur est alors âgé de seize ou dix-sept ans) révèle ce que l'introducteur du volume appelle fort justement « un étrange sentiment de culpabilité qui n'est lié à aucune faute » : « C'est triste d'avoir des remords. [...] Je me demande si ces remords indiquent ou un grand durcissement dans le crime ou une grande innocence. Car d'un côté, pour avoir si fort l'habitude du remords qu'on ne

puisse plus s'en défaire, il faut avoir bien souvent péché, de l'autre il faut être bien neuf dans le crime pour s'effrayer alors même qu'on n'a rien fait, et il faut qu'on soit peu accoutumé à mal faire pour garder si longtemps le souvenir du remords. Le crépuscule qui suit le moment où le remords s'est plongé dans le fleuve du Léthé est bien long dans l'âme. » (Foucauld 1982 : 54). Plaisanteries de collégien peut-être, mais qui révèlent un regard intérieur dont jamais l'acuité ne faiblira — ni la cruauté.

Un autre trait dont témoignent ces lettres est le goût pour les livres et l'ample culture de leur auteur. L'épistolier est à l'évidence un fin lettré, qui n'a par ailleurs aucun goût pour la vie militaire. À Saint-Cyr, où il « est bien triste de ne plus pouvoir lire comme autrefois, et de n'avoir pour se récréer que la théorie et d'infâmes ouvrages de fortification, artillerie, etc. », à Saumur où « jamais on n'ouvre un livre », en garnison enfin, il dit et redit son ennui. Et si, en octobre 1881, il demande à rejoindre après une première démission, ce n'est pas comme le croit Bazin que « le sang de la France parle plus haut que tout le reste » (Bazin 1921 : 13), mais qu'une possible expédition en Tunisie lui ouvre la perspective d'« un plaisir trop rare pour le laisser passer sans tâcher d'en jouir ». Dès son retour, il abandonne définitivement une carrière militaire qu'il était « bien résolu depuis longtemps à quitter un jour ou l'autre » (Foucauld 1982 : 69 *sq.*). Même si le jeune Foucauld a trouvé la vie de camp « très amusant[e] », le martial portrait en shako qu'en a brossé Bazin ne lui ressemble guère. Les caricatures crayonnées par ses émules encore moins.

Après sa conversion, à la lucidité de l'adolescence se superposa une insatisfaction contre laquelle l'abbé Huvelin s'alarma plus d'une fois. Bazin, qui disposait des lettres d'Huvelin mais non de celles de Foucauld, ne pouvait sans doute percevoir combien le dialogue entre les deux hommes fut fiévreux. « Supportez-vous ! » ne cesse de répéter l'abbé, comme dans cette lettre du 18 mai 1902 (Foucauld et Huvelin 1957 : 197) : « Supportez-vous ! tenez-vous humble, patient avec vous-même, moins préoccupé de venir à bout du sommeil que de l'inquiétude, et de cette recherche *inquiète* du mieux qui vous tourmente. Tenez-vous paisible, pour recevoir les grâces de Dieu, et, si vous avez et gardez la haine de vous-même, que ce soit une haine tranquille comme une eau profonde. » Mêmes alarmes dans cette lettre du 2 août 1896, écrite alors que son dirigé s'apprête à quitter la

Trappe pour une vie plus renoncée encore : « Pour la mortification, vous ne la trouverez jamais suffisante. Dans votre âme, vous vous direz toujours : qu'est-ce que c'est que cela ?... et puis après ?... Vous avez besoin d'être défendu contre ce mouvement à l'infini qui amène l'inquiétude, et ne laisse jamais fixé quelque part – ce mouvement n'est possible que dans les cœurs où il n'y a jamais d'excès » (Foucauld & Huvelin 1957 : 41).

Mais Foucauld n'était pas de ces cœurs-là, il appartenait à l'espèce des violents dont il est écrit qu'eux seuls entreront dans le Royaume. Et cet intransigeant redit de lettre en lettre un désir du martyr qui n'est peut-être pas pur de tout mélange. Le 3 septembre 1905, au moment où le détachement français qui l'avait accompagné jusqu'à Tamanrasset remonte vers le nord, le laissant définitivement seul face à des Touaregs à peine soumis, il écrit à sa cousine Marie de Bondy : « ... et votre enfant aurait le sort de notre arrière grand-oncle Armand [grand vicaire d'Arles, massacré aux Carmes pendant la révolution] n'en seriez-vous pas heureuse ? Jésus a dit que c'était la plus grande marque d'amour, ne seriez-vous pas heureuse de voir votre enfant la donner ? » (Foucauld, 1966 : 144). Le 8 juin 1902, il lui disait déjà : « Si vous saviez combien je désire finir ma pauvre et misérable vie, si mal commencée et si vide, de cette façon dont Jésus a dit le soir de la Cène qu'il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ce qu'on aime... J'en suis indigne, mais je le désire tant !... » (*id.* : 102) ? L'hagiographie n'a vu dans tout cela qu'aspiration au martyr, mais si l'on veut bien en peser tous les mots, ces lignes disent autant le désir de « finir » une vie prise en haine que celui de la « donner » en témoignage (*martûrion*) d'amour. L'aspiration à une réalité plus haute et le désir d'être « délivré » du fardeau de la vie se mêlent pareillement dans une lettre à un frère trappiste du 10 avril 1891 (Foucauld, 1991 : 70) : « Puissent nos cœurs aimer, aimer beaucoup, bien vite, et nous rendre si tristes sur cette pauvre terre que le bon Dieu par pitié nous délivre et fasse sortir le papillon de son enveloppe, qu'il coupe le fil qui attache la colombe. »

« Si tristes sur cette pauvre terre... » Comme si l'auteur des lettres à Marie de Bondy ne l'était pas déjà de toute façon. Le 27 juin 1890, au moment de s'embarquer pour la Trappe de Cheikhlé, il lui disait (Foucauld, 1966 : 31) : « Je me vois sur le bateau qui m'emportera demain, il me semble que je sentirai toutes les lames, qui, l'une après l'autre, m'éloigneront... ; il me

semble que ma seule ressource sera de penser que chacune est un pas de plus vers la fin de la vie. » Et que penser de la lettre qu'il lui adressa le 16 janvier 1890, jour de son entrée à la Trappe de Notre-Dame des Neiges, alors qu'il l'avait quittée la veille et pensait ne jamais la revoir dans ce monde : (*id.* : 27) : « ... comme vous m'avez rendu doux ces derniers jours, rendu douces ces dernières heures, merci de la journée d'hier, merci de tout, merci de son commencement, merci de sa fin, que nous nous trouvions un jour ensemble aux pieds du Seigneur, le possédant comme nous l'avons possédé hier matin, qu'il vous bénisse comme vous m'avez béni hier soir, douce bénédiction, merci, et salutaire et bonne, il m'est doux de partir ainsi, toute douceur vous me l'avez donnée, tout bien vous me l'avez fait, merci, que le bon Dieu vous bénisse chaque soir, et surtout à votre dernier soir, comme vous m'avez béni, ce dernier soir qui semble ne devoir jamais arriver, mais qui arrivera pourtant..., celui d'hier est bien arrivé pour moi. »

Paroles déchirantes d'un homme déchiré, dont la destinataire confia plus tard : « Le serviteur de Dieu m'a écrit très fréquemment. Ses lettres étaient à mon égard si chaleureuses de reconnaissance que je pris peur et demandai conseil à l'abbé Huvelin, celui-ci me rassura complètement et m'assura qu'aucun élément humain n'entraînait dans cette affection. » (Foucauld 1982 : 28). Aucun élément humain peut-être. Aucun élément terrestre, Foucauld lui-même ne l'a pas prétendu. Dans le texte de Nazareth déjà mentionné, Marie de Bondy est un « ange terrestre » dont il écrit : « Vous, mon Jésus, mon Sauveur, vous [...] m'aviez attiré à la vertu par la beauté d'une âme en qui la vertu m'avait paru si belle, qu'elle avait irrévocablement ravi mon cœur... Vous m'attirâtes à la vérité, par la beauté de cette même âme. » (Foucauld 1925 : 80-81).

Des lettres à Marie de Bondy citées ici, Bazin ne mentionne que celle du 27 juin 1890 et un fragment anodin de celle du 16 janvier 1890, sans nommer leur destinataire (Bazin 1921 : 105, 110). Moins discrets, quelques biographes récents en ont tiré la matière d'une peu vraisemblable romance de pacotille. M'étant interdit de profaner cette part de la vie de Foucauld, je dirai seulement après Massignon que Marie fut pour lui la « grande amie », la « Sœur d'élection » (Massignon 1983 : 63). Ce qu'il lui a écrit (738 lettres en tout, partiellement publiées en 1966) donne en tout cas une idée de la détresse qui était la sienne avant 1886 : il faut que l'abîme dont elle l'avait

tiré ait été bien profond pour que sa reconnaissance se soit exprimée dans des mots si pleins de douleur. Une douleur accrue encore par le fait que le cheminement même des grâces dont elle avait été l'instrument se révélait à lui comme une voie de solitude et de déchirement, exigeant qu'il se séparât de tout ce qu'il chérissait pour s'enterrer à jamais — il le croyait alors — dans le lointain silence d'une trappe d'Asie mineure. Au fils prodigue il fut donné de demeurer parmi les siens après son retour repentant ; à lui, cette douceur avait été refusée.

La *nuit obscure* fut longue pour lui, mais plus tard, bien plus tard, l'aurore se leva pourtant. Au risque de vous surprendre, je commencerai par dire les signes infimes auxquels je crois la reconnaître. D'abord l'évolution de sa signature. Bazin (1921 : 156) croit qu'il a définitivement adopté dès les années 1890 le nom de Charles de Jésus. Il n'en est rien. Après avoir signé ses lettres « Frère Marie-Albéric » lorsqu'il était à la Trappe, « Frère Charles » après sa sortie de la Trappe, puis « Charles de Jésus » ou « Frère Charles de Jésus » à partir de 1899, il semble, après 1913 ou 1914 ne plus guère signer que « Fr. Charles de Foucauld » ou « Charles de Foucauld » (Foucauld, 1938 : 7 ; 1991 : 378 ; Six 1993 : 101). Juge-t-il vain de nier qu'il joue alors un rôle dans le monde, comme savant et comme conseiller des militaires français et des Touaregs parmi lesquels il vit ? Se sent-il au contraire assez dépris du monde pour estimer indifférent désormais d'afficher au bas de ses lettres une particule et un patronyme où s'attachait tout ce qu'il a consumé en lui ? Ou bien tout simplement, renonçant au « mouvement à l'infini » contre lequel l'abbé Huvelin le mettait en garde, a-t-il enfin accepté ce qu'il avait si longtemps refusé : n'être que lui-même¹ ? Je ne saurais le dire, mais je veux croire que « [sa] pauvre et misérable vie, si mal commencée », avait cessé de lui paraître « si vide ».

Le changement de son apparence ensuite. Le livre de Bazin s'orne en couverture d'une photographie prise à Béni-Abbès, et sans doute antérieure à 1905. Les yeux sont de braise, mais comme assombris par la mélancolie et pleins encore des larmes versées le 15 janvier 1890. La tête est un peu penchée en avant, vers la terre. Sur la poitrine, est cousu un cœur surmonté d'une croix, comme s'il fallait afficher une foi fraîchement retrouvée. La dernière photographie qu'on ait de lui date de 1915. Il y apparaît chaussé de sandales touarègues, sa tunique informe est dépourvue de tout signe

distinctif. Sur son visage, le temps, l'ascèse, le feu du désert ont creusé, immatériel et pérenne, un sourire qui n'est plus de braise mais de lumière. La tête légèrement inclinée en arrière, il regarde au-delà du photographe, vers un point visible de lui seul et qu'on devine infiniment lointain — peut-être vers l'aurore enfin advenue. Si ce n'était pas là sortir de mon rôle d'universitaire, je dirais qu'il semble être vraiment devenu le « frère universel » qu'il voulait être (Foucauld 1938 : 113). À l'arrière-plan de cette photographie, il faut imaginer les Touaregs, dont quelques-uns l'ont aimé, puis pleuré, dont d'autres l'ont haï jusqu'à la mort, qui tous en tout cas ont leur part dans cette lumière.

Car son séjour en pays touareg, qui a duré avec quelques interruptions du 11 août 1905 au 1er décembre 1916 a fait de lui un autre homme, plusieurs auteurs récents en conviennent (Six 1993 ; Kergoat 1988). J.-F. Six parle même d'une seconde conversion, qu'il croit pouvoir situer au cours de l'hiver 1907-1908 (Six 1993 : 35). S'il est illusoire de prétendre le dater avec une telle précision, la réalité du changement est incontestable. Foucauld n'écrit-il pas à sa cousine, le 20 juillet 1914, prenant ses distances par rapport à ce qu'il lui avait dit douze ans auparavant (Foucauld, 1966 : 229) : « Je ne puis pas dire que je désire la mort ; je la souhaitais autrefois ; maintenant je vois tant de bien à faire, tant d'âmes sans pasteur, que je voudrais surtout faire un peu de bien et travailler un peu au salut de ces pauvres âmes... » ? Déterminer les causes possibles de ce changement sera la tâche des biographes futurs. Les espérances qu'il plaçait dans son *Union des frères et sœurs du Sacré-Cœur de Jésus*, appelée à une œuvre d'évangélisation dont il avait fini par admettre qu'elle serait « l'œuvre non d'années mais de siècles » (Lettre à Suzanne Perret du 25 juillet 1907, in Six, 1993 : 275), constituent sans doute l'une de ces causes. L'immense travail linguistique qui l'a absorbé durant tout son séjour à Tamanrasset en est une autre, plus humaine. Au contraire du réformateur de la Trappe, il n'a, en effet, pas considéré comme impie de se livrer à des études profanes que je soupçonne même d'avoir été pour lui, au moins dans un premier temps, un refuge contre les tourments d'une âme trop exigeante (Foucauld & Huvelin, 1957 : 261) : « J'ai entrepris en arrivant ici une traduction de passages de la Bible et des lexiques français-touareg et touareg-français, écrit-il à l'abbé Huvelin le 15 juillet 1906 ; j'y consacre beaucoup de temps,

et parfois je m'y réfugie pour trouver asile contre les pensées qui m'assaillent dans la prière. » Cet asile qu'il cherchait à Béni-Abbès dans la méticulosité d'emplois du temps réglés à la demi-heure près (Lettre à Mgr Guérin du 30 septembre 1902, *in* Foucauld, 1998 : 126 *sq.*), il l'aura donc finalement trouvé dans une activité de moine copiste poursuivie sans relâche jusqu'à sa mort. Réconciliant en lui le prêtre qu'il était devenu et le lettré qu'il avait toujours été, il a transmué en rigueur et en précision scientifiques ce que l'abbé de Notre-Dame des Neiges, effrayé, avait appelé sa « contention d'esprit » (Bazin 1921 : 243).

Bazin était trop prisonnier des préjugés du temps pour avoir conscience de l'immensité de ce travail. Dans le chapitre condescendant, hâtif et négligé qu'il leur consacre, les merveilleux poèmes que Foucauld a tant peiné à traduire sont devenus « des pièces de circonstance qui ne manquent pas de trait, mais d'où la composition est absente », « du raisin sauvage, aigret, qui ne donne pas de vin » (Bazin 1921 : 365). Et la langue touarègue n'est pour lui qu'un idiome barbare dont on se rend maître en quelques mois : il croit que Foucauld la parlait et l'écrivait bien dès janvier 1905 (*id.* : 306). Foucauld lui aussi a d'abord pris le touareg pour une langue « très facile », au lexique si pauvre qu'il conviendrait d'y introduire « quelques mots indispensables pour exprimer des idées religieuses, des vertus chrétiennes » (Foucauld 1993 : 133). Mais son travail l'a forcé à changer d'avis. « Ici ma vie est surtout employée à l'étude de la langue touarègue, écrit-il à Marie de Bondy le 20 septembre 1908. C'est beaucoup plus long que je ne croyais, car la langue est très différente de ce qu'on croyait ; on la croyait très pauvre et très simple ; elle est au contraire riche et moins simple qu'on ne pensait » (Foucauld 1966 : 172). « Le touareg de l'Ahaggar, renchérit-il dans une lettre à Laperrine du 18 novembre 1915, n'est pas du tout la langue "petit nègre" dont donne l'impression la grammaire d'Hanoteau. Le dialecte de l'Ahaggar, que je crois le plus élégant et le plus achevé de beaucoup de dialectes berbères, a une syntaxe très dure » (Foucauld 1954 : 97). Bazin, pour qui le livre de Hanoteau est « un ouvrage classique que Charles de Foucauld prenait comme guide, dans ses propres travaux de grammaire » (Bazin 1921 : 488), n'a sans doute pas lu cette lettre, ni celles au professeur René Basset où Foucauld laisse entendre combien l'opuscule

de Hanoteau est médiocre (Lettres du 17 janvier 1908 et du 4 février 1910, *in* Foucauld s.d. : 14, 49).

Même s'il ne s'était pas fixé le devoir d'apprendre leur langue et leur littérature, les Touaregs lui auraient imposé de changer de vie. Il n'était plus question avec eux de suivre ces rassurants « tableaux de travail » dont l'armée lui avait donné l'habitude (Foucauld 1982 : 125). « Je suis si souvent interrompu par des visites, écrit-il à sa cousine le 17 mars 1914, que j'ai bien des récréations imprévues. » Simple phrase, écrite dans un sourire, qui montre que ses journées avaient alors perdu la roide et monacale ordonnance que décrivent les lettres de Béni-Abbès.

L'ermite peu à peu s'est pris pour quelques-uns de ces hommes d'une affection que ceux-ci lui ont rendue, et dont un document récemment retrouvé porte la marqueⁱⁱ. Il s'agit de vingt-huit lettres en touareg, récemment éditées par L. Galand (Galand 1999). Sept d'entre elles sont dues à Moussa agg Amastan, le chef suprême de l'Ahaggar, ou à ses proches, les autres à des plébéiens Dag-Ghali qui nomadisaient autour de Tamanrasset. Parmi celles-ci, plusieurs proviennent de la famille d'Ouksem, le jeune homme que Foucauld emmena en France en 1913. Foucauld donne dans ces lettres l'image d'un homme à la fois aimé et respecté, auquel on fait partager ses peines et ses menues joies. De son côté, il parle souvent à ses amis français de l'affection que lui vouent ses voisins Dag-Ghali. Citons par exemple ce qu'il dit à un ami officier (*in* Chatelard 1993 : 20-21) : « J'ai au moins quatre “amis”, sur qui je puis compter entièrement. Comment se sont-ils attachés à moi ? Comme nous nous lions entre nous. Je ne leur ai fait aucun cadeau, mais ils ont compris qu'ils avaient en moi un ami, que je leur étais dévoué, qu'ils pourraient avoir confiance en moi et ils m'ont rendu la pareille de ce que j'étais pour eux. [Quatre noms sont ensuite énumérés, dont celui d'Ouksem et de son père Chikat]. Il y en a d'autres que j'aime, que j'estime, sur qui je puis compter pour beaucoup de choses. Mais ces quatre-là, je puis leur demander n'importe quel conseil, renseignement, service, je suis sûr qu'ils me le rendront de leur mieux. »

Or Bazin n'a pas donné à cette part de la vie de Foucauld la place qui lui revient. Il évoque certes en termes équitables la haute figure de Moussa agg Amastan, mais sur les proches de Foucauld, les bons plébéiens qui ont

partagé sa vie quotidienne, il a ce mot très injuste (Bazin 1921 : 456, note 1) : « Le Père de Foucauld avait en effet une grande affection pour Chikkat [sic], et son fils Ouksem dont il fit un de ses légataires ; j'affirme moins que d'aussi nobles sentiments lui étaient rendus en retour ; Ouksem participa en effet très activement au mouvement de rébellion qui éclata en février chez les Hoggar, deux mois après l'assassinat du Père de Foucauld. »

Mettons qu'on puisse excuser un homme écrivant en 1921 d'avoir vu les choses ainsi, mais nous devons aujourd'hui prendre une vue plus équilibrée des tragiques événements sahariens de 1916-1917 — ce que n'ont pas fait quelques biographes récents, qui, eux, sont inexcusables. Je m'appuierai pour cela sur le témoignage de Frère Antoine Chatelard, qui vit à Tamanrasset et a connu personnellement Ouksem et plusieurs amis Dag-Ghali de Foucauld. Il rapporte tout d'abord que les assaillants du 1^{er} décembre 1916 envisagèrent de livrer le corps de Foucauld aux chiens de Chikat. Il ne leur aurait donc pas déplu, ayant assassiné le premier, d'humilier le second après l'avoir endeuillé : c'est dire qu'ils savaient combien les deux hommes s'aimaient. Frère Antoine ajoute que les Dag-Ghali n'entrèrent en dissidence qu'après l'assassinat de l'ermite et les expéditions punitives qui suivirent, précision importante quand on sait en quoi consistaient ces expéditions : les militaires « chassaient les troupeaux et les gens, razziaient et faisaient des prisonniers ». Est-ce trahir Foucauld que d'avoir réagi les armes à la main à ce qu'il faut bien appeler des exactions ? Encore les Dag-Ghali n'oublièrent-ils pas que certains Français avaient été leurs amis et se montrèrent-ils cléments à leur égard lorsqu'ils les firent prisonniers. Des liens s'étaient tissés, avec Foucauld, avec quelques autres Français, que les Dag-Ghali ne renièrent pas, mais qui ne changeaient rien à un fait brutal : l'armée française était à leurs yeux une armée d'occupation (Chatelard 1971 : 18-19).

La biographie sereine et forte que mérite Charles de Foucauld n'a pas encore été écrite. Si un jour elle l'est, elle devra rendre justice aux Touaregs, elle devra aussi creuser l'énigme irrésolue de ses années de jeunesse, trouver enfin le ton juste pour évoquer l'ange terrestre qui fut à ses yeux le premier instrument des miséricordes divines.

Bibliographie

Bazin, R. (1925). *Charles de Foucauld, explorateur du Maroc, ermite au Sahara*, Librairie Plon, Paris.

Casajus, D. (1999). «La vie saharienne et les vies de Charles de Foucauld », in Galand, L. (éd.), *Lettres au marabout. Messages touaregs au Père de Foucauld*, Belin, Paris.

Catta, Comte T. (1946). «René Bazin et Charles de Foucauld », *Cahiers Charles de Foucauld*, 35-41.

Chatelard, A. (1971). « Ouksem, l'un des amis du Père de Foucauld, vient de mourir », *Le Saharien*, 56 : 18-21.

- (1993). « Une famille proche de Charles de Foucauld », *Bulletin trimestriel des amitiés Charles de Foucauld*, 109 : 16-21.

Foucauld, Ch. de (1925). *Écrits spirituels de Charles de Foucauld*, J. de Gigord, Paris.

- (1938). *Lettres à Henry de Castries*, Grasset, Paris.

- (1954). *Lettres inédites au général Laperrine, pacificateur du Sahara*, La Colombe, Paris.

- (s.d.). *Lettres du Père Charles de Foucauld à Monsieur René Basset Doyen de la Faculté des Lettres d'Alger*, Archives Foucauld, Fonds Basset, Bibliothèque des Langues Orientales.

- (1966). *Lettres à Marie de Bondy. De la Trappe à Tamanrasset*, Desclée de Brouwer, Paris.

- (1982). *Lettres à un ami de lycée (1874-1915). Correspondance avec Gabriel Tourdes*, Nouvelle Cité, Paris.

- (1991). « Cette chère dernière place ». *Lettres à mes amis de la Trappe*, Editions du Cerf, Paris.

- (1993). *Carnets de Béni-Abbès*, Nouvelle Cité, Paris.

- (1998). *Correspondances sahariennes. Lettres inédites aux pères blancs et aux sœurs blanches*, Éditions du Cerf, Paris.

Foucauld, Ch. de & Huvelin, abbé (1957). *Correspondance inédite*, Desclée de Brouwer, Paris.

Galand, L. (éd.) (1999), *Lettres au marabout. Messages touaregs au Père de Foucauld*, Belin, Paris.

Hovyn, L. [Louis Massignon] (1922), « L'union des prières pour le développement de l'esprit missionnaire surtout en faveur des colonies françaises », *Vie spirituelle*, février 1922 : 1-15.

Kergoat L. (1988), *Charles de Foucauld et l'Islam. Politique et mystique*, Thèse d'État, Paris-Sorbonne, 2 tomes.

Massignon, L. (1983). *Paroles données*, Éditions du Seuil, Paris.

Pouplin, P. (1983). « René Bazin et Charles de Foucauld », *Impacts. Revue de l'Université catholique de l'ouest*, 1 : 35-46.

Six, J.-F. (1993). *L'aventure de l'amour de Dieu. 80 lettres inédites de Charles de Foucauld à Louis Massignon*, Seuil, Paris.

Voillaume, R. (1998). *Charles de Foucauld et ses premiers disciples. Du désert arabe au monde des cités*, Bayard Éditions – Centurion, Paris.

ⁱ. Commentant l'« irrésistible besoin d'abjection » dont Foucauld faisait preuve au cours des années 1890, le Père Voillaume écrit (Voillaume 1998 : 12) : « Ce besoin extrême n'est pas tout à fait sain dans la mesure où il traduit un refus d'être ce qu'il est. »

ⁱⁱ. Pour l'analyse de ce document, ainsi que pour une évaluation du rôle de son travail scientifique dans le cheminement de Foucauld, je me permets de renvoyer à Casajus 1999.